

émane davantage de la vie des hommes, écrivains ou non, que de ce qu'ils ont écrit ou de ce qu'on suppose qu'ils pouvaient écrire. Un grand malentendu nous guette ici, la vie, telle que je l'entends, n'étant pas même l'ensemble des actes finalement imputables à un individu, qu'il s'en soit senti pour l'échafaud ou le dictionnaire, mais la manière dont il semble avoir accepté l'inacceptable condition humaine. Cela ne va pas plus loin. C'est encore, je ne sais pourquoi, dans les domaines avoisinant la littérature et l'art que la vie, ainsi conçue, tend à son véritable accomplissement.

Bon gré, mal gré, il est des hommes qui participèrent plus ou moins de cette angoisse. Leur grand souci est aujourd'hui de n'en rien laisser paraître : à les croire ils ont toujours exercé l'art comme un métier. Il y a quelques jours j'ai rencontré chez un photographe de mes amis M. Henri-Matisse (trait d'union). Nul peintre ne veut passer pour en avoir pris avec la nature moins à son aise. Ses œuvres anciennes ? des essais dont à ses yeux le seul mérite est d'avoir permis ses réalisations actuelles. Ils sont comme cela aujourd'hui une dizaine, les Valéry, les Derain, les Marinetti, au bout du fossé la culbute, qui reçoivent en plaisantant vos doléances et vous quittent après vous avoir donné sentencieusement rendez-vous dans dix ans.

Il en est d'autres, comme M. Cocteau, dont je m'excuserais que le nom vienne sous ma plume, s'il ne me paraissait urgent de signaler qu'ils vivent sur le cadavre des premiers et si leurs élucubrations à la longue ne finissaient par nous causer un malaise intolérable. Qui n'a pas lu dans l'INTRANSIGEANT une lettre de M. Cocteau où celui-ci entreprend de nous divulguer son « art poétique » ignore encore ce que peut produire en une matière aussi délicate un auteur qui possède, à la fois, le génie du contre-sens et celui de la désidérialisation.

Dieu merci, notre époque est moins avilie qu'on veut le dire : Picabia, Duchamp, Picasso nous restent. Je vous serre les mains, Louis Aragon, Philippe Soupault, mes chers amis de toujours. Vous souvenez-vous de Guillaume Apollinaire et de Pierre Reverdy ? N'est-il pas vrai que nous leur devons un peu de notre force ? Mais déjà Jacques Baron, Robert Desnos, Max Morise, Pierre de Massot nous attendent. Il ne sera pas dit que le dadaïsme aura servi à autre chose qu'à nous maintenir dans cet état de disponibilité parfaite où nous sommes et dont maintenant nous allons nous éloigner avec lucidité vers ce qui nous réclame.

André BRETON.